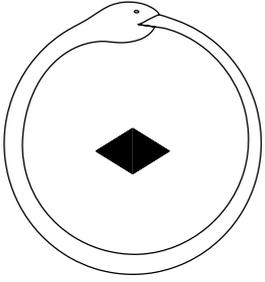


UN ÉCLAIR EST TOMBÉ
JUSTE À CÔTÉ
Ailton Krenak



cahiers
SELVAGEM



UN ÉCLAIR EST TOMBÉ JUSTE À CÔTÉ

Ailton Krenak

Lorsque nous comprenons que l'ADN de la vie nous transforme, cela nous fait sortir de ce lieu apparemment stabilisé du corps, du cocon, comme le dit Emanuele Coccia, et, en sortant du cocon, nous nous rendons compte que nous sommes la vie, la vie en tout : la vie passant à partir de nous, à travers nous.

Dans *Le serpent cosmique, l'ADN et les origines du savoir*, Jeremy Narby nous met en contact avec la pensée des chamans qui vivaient leur expérience continue dans la forêt, apprenant des plantes et des autres êtres non humains cette transcendance, cette possibilité de nous associer à une cosmovision joyeuse et festive de la vie, dans le sens que la vie est la Terre elle-même. Elle est la vie. Et notre corps est composé de cellules, de microparticules de la vie de cet organisme qu'est Gaïa.

Nous réussissons donc à faire l'expérience de mettre en relation la respiration, les battements du cœur, le fonctionnement des poumons avec le fonctionnement de la biosphère, de cet organisme fantastique qu'est la Terre. Nous réussissons également à nous accorder avec l'idée d'une vie en transformation permanente.

Je suis très heureux d'avoir des collègues comme Jeremy Narby, Emanuele Coccia, Antônio Nobre, Fábio Scarano, tous ces gens qui sont arrivés et nous ont révélé la science. Cette science qui était gardée dans une jolie vitrine, devant laquelle les gens passent, la trouvent jolie, mais n'y touchent pas, car la science est quelque chose de très hermétique pour le sens commun.

Le serpent cosmique, de Jeremy Narby, provoque un éclatement de la vision exclusive de la science et nous montre que dans toutes les cultures, dans le monde entier, le serpent, l'ADN, la petite échelle, nous, le ciel et la terre, la suspension du ciel, le chant, la danse, constituent une seule et même poétique de l'existence. Il n'y a pas de science interdite.

La science n'est pas interdite, tout comme l'arbre de vie n'est pas interdit. L'arbre de vie est accessible pour une expérience de la connaissance, qui nous fait aimer la vie et tous les êtres. Cette expérience de l'être humain capable de se célébrer en tant que vie est merveilleuse.

Les connaissances de nos chamans, les connaissances fournies par les plantes enseignantes ou par le scientifique dans son laboratoire sont toutes des savoirs qui interagissent. Les savoirs communiquent, même s'il y a des décennies d'écart entre une observation et une autre. Le savoir de qui vit dans la forêt depuis des siècles est capable d'aboutir à des conclusions très proches de celles de la science.

Dans le livre *La Chute du ciel*, Kopenawa Yanomami parle du *xapi-ri*, qui n'est pas visible à l'œil nu. Il faut un appareil sophistiqué que ce connaisseur de la forêt parvient à utiliser pour voir où se trouve la présence invisible de cette entité, de cette matière, dont il sait qu'elle existe et qu'elle peut être un danger en fonction du type de relation qui s'établit entre les corps, entre le corps humain et les autres corps qui sont vivants.

Au-delà de l'environnement déterminé pour le corps humain, il, le corps, est actif dans un autre domaine : le cosmos. Il ne reste pas limité, par exemple, à un environnement tropical. Cette idée que l'environnement tropical favorise l'apparition de certains types de virus, cette non-vie qui est presque vivante et peut être mortelle. L'univers des êtres qui peuvent nous faire du mal est innombrable. Il est si complexe que nous pouvons imaginer la complexité de la vie. Cette complexité est la même que celle des contacts qui peuvent devenir contagieux.

Les savoirs de la forêt, qui ont été constitués au fil des siècles, sont transmis continuellement, testés, expérimentés de la même manière que les pratiques de laboratoire impliquent des essais, des expériences, des observations. Les travaux et les connaissances sur le pouvoir de guérison des plantes seront toujours associés à d'autres connaissances qui ne concernent pas uniquement l'utilisation de la plante.

En discutant avec une femme indigène du peuple *Guarani-Kaiowá*, celle-ci dit : « Ma mère nous a protégés contre le Covid-19 en utilisant notre médecine. Parce que nous n'avons pas d'hôpital, nous n'avons aucun de ces appareils de l'extérieur. Nous n'avons pas attendu

un vaccin. Nous nous sommes protégés avec notre savoir. » J'ai réalisé qu'elle tenait la maraca et prononçait des paroles sacrées. La maraca et les paroles sacrées, associées à l'utilisation des plantes, créent un effet, favorisent une sorte de changement qui ne vient pas uniquement des plantes ou des mots. Il y a un ensemble d'éléments qui sont convoqués ensemble : la maraca, le chant, le principe actif qui est dans la plante. Par exemple, lorsque nous prenons de l'*Ayahuasca*, l'expérience que nous vivons ne provient pas exclusivement de la consommation de ce breuvage. C'est aussi notre subjectivité, la disposition de notre cœur au moment où nous entrons en contact avec cette connaissance. C'est ainsi que nous serons admis comme élèves. Lorsque nous parlons de plante enseignante, c'est parce que nous devons la considérer comme une enseignante, sinon elle non plus ne nous traitera pas comme des élèves.

La volonté de la famille de cette femme d'affronter le risque d'une infection, protégée uniquement par des plantes, des maracas et des chants, me semble être un savoir qui nous donne la capacité de négocier notre expérience de la vie avec d'autres êtres vivants et non vivants, dans le sens de comprendre la vie comme cette subtile distinction entre un virus et un poison. Le poison est en tout, tout comme la possibilité de ce virus. C'est une vie qui négocie quotidiennement avec les autres êtres, de l'eau, du feu, de la terre et de l'air, sa présence dans ce concert d'êtres vivants sur la planète. Ce n'est pas seulement lorsque nous sommes malades. Vous n'attendez pas que quelqu'un tombe malade pour entamer des négociations avec ce qui pourrait vous tuer.

Dans la forêt, ou même dans le désert, vous marchez sur un territoire où vivent de nombreux autres êtres. Il est nécessaire de négocier avec eux une sorte d'accord, pour ne pas nous faire tuer. C'est l'expérience qu'ont faite de nombreuses personnes cette année, qui se sont retrouvées en état de choc. Parce que je pense que beaucoup ont été forcées de comprendre que la possibilité de mourir, que quelque chose vous tue, n'est pas seulement un conflit entre humains. Il peut s'agir de quelque chose qui surgit « de nulle part », d'un endroit caché.

C'est un apprentissage merveilleux qui se dissémine beaucoup, car la crise sanitaire a atteint tous les pays. Les gens simples et les personnes plus éduquées, tout le monde est obligé de regarder autour de soi et

de réaliser ce qui peut le tuer. Pas pour générer de la paranoïa, mais pour générer une prise de conscience.

Au-delà de toutes les observations faites sur l'effet du virus sur notre réalité économique et comportementale, j'ai trouvé très intéressante l'observation de Jeremy Narby sur le fait que nous vivons globalement une expérience qui peut nous rééduquer à penser la place de l'humain. Dans quelle mesure cet humain est-il capable de prendre soin de lui-même ?

Dans l'une des occasions de conversation publique que j'ai eues cette année, en 2020, l'inspiration m'est venue que la Terre nous dit : « Silence ». Cette inspiration, ainsi que les visions exprimées dans les *Idées pour retarder la fin du monde*, sont le fruit d'une communication sensible avec des personnes avec lesquelles j'ai vécu depuis 40, 50 ans, dans différents contextes culturels, mais principalement avec nos parents qui vivent dans la forêt et qui doivent négocier chaque jour pour la chasse, la pêche et la nourriture extraite de la plantation.

Lorsque vous allez récolter une plante, vous demandez à l'endroit où elle se trouve, le droit de faire un prélèvement. Qu'il s'agisse de quelques morceaux de la plante pour fabriquer un remède, ou de cueillir de la nourriture dans le jardin ou dans le champ. Vous faites la même demande quand vous allez pêcher, chasser. On ne chasse pas n'importe qui. Vous cherchez une négociation et une certaine autorisation pour obtenir de la nature quelque chose dont vous avez besoin pour vous-même. Vous devez le justifier. Vous ne pouvez pas agresser la nature. Il faut avoir une raison de prendre. Il semble donc que le virus puisse nous donner une sorte d'avertissement, en disant : « Vous ne pouvez pas prendre ce que vous voulez. Vous devez expliquer pourquoi vous le prenez ». Il est merveilleux d'imaginer, malgré la souffrance et le fait que de nombreuses personnes meurent du virus, que nous vivons une dure leçon qui peut nous rééduquer, nous ramener à une expérience de la vie ici sur Terre, même si ce n'est pas avec cette population à laquelle nous sommes habitués.

Nous sommes huit milliards de personnes sur la planète. Et personne ne s'arrête pour penser quand nous serons vingt ou cent milliards. Nous n'avons pas de limites. Nous ne fixons pas de limites à notre propre

ambition de consommer, consommer, consommer. C'est dans ce sens que je dis que l'idée de recyclage, tout comme l'idée de durabilité, sont des arguments limités à l'environnement socio-économique. Si nous pensons à un arrangement pour justifier la domination de l'économie sur l'écologie, nous dirons qu'une telle chose est durable. Mais si nous réfléchissons de manière critique, en dehors de ce modèle économique de consommation, nous comprendrons que, dans la nature, il n'y a aucune possibilité d'équation durable.

Dans la nature, l'un peut toujours tuer l'autre. Si l'un peut tuer l'autre, et c'est ce que montre le virus, cela nous apprend aussi qu'une élaboration mentale qui prétend justifier la consommation par l'idée de durabilité se révélera insuffisante lorsque les océans seront malades et que les eaux commenceront à monter dans les villes côtières, configurant une situation extrême dans laquelle le climat de la planète ne pourra pas supporter notre comportement. D'une certaine manière, le virus vient pour nous rééduquer, avec une pédagogie de la violence, autoritaire. Il vient et dit : « Puisque vous ne pouvez pas apprendre par vous-mêmes, je vous coupe la tête ». En nous tuant, c'est cela que dit le virus : « Regarde autour de toi, car il y a beaucoup de choses qui peuvent te tuer ».

Ce constat peut être perçu par quelqu'un comme une douleur de plus. Mais il peut aussi être perçu comme une leçon importante pour ceux qui survivent. Nous savons que cette leçon implique de tuer, c'est une leçon qui tue. Si nous sommes en train de vivre une période de transformation, cette leçon peut être un élément de notre évolution. Au lieu de condamner l'expérience du virus comme une malédiction, un malheur qui nous est tombé dessus, nous pourrions comprendre que nous sommes appelés à une plus grande attention, à un plus grand soin pour tout ce qui nous concerne. La nécessité de se nettoyer les mains avec du gel alcoolisé, de garder ses distances, d'éviter les regroupements, de porter des masques, sont des pédagogies que le virus utilise. C'est comme éduquer un enfant : « Ne va pas à cet endroit là-bas ; ne mets pas ta main là parce que c'est dangereux ». Le virus nous traite avec cette délicatesse. Il dit : « Écoute, si tu vas là-bas, je te tue, d'accord ? ».

Il y a beaucoup d'aspects que nous ne sommes pas encore capables de comprendre, de saisir ce qui est dit, et qui sont à notre disposition

comme un livre, une brochure. Nous sommes en train d'apprendre une nouvelle manière de communiquer entre nous, humains, en ouvrant la possibilité de communiquer au-delà de notre idée de ce qui est humain et en faisant une observation critique sur la manière dont nous voulons attribuer au monde dont nous faisons partie, des qualités, des projections, qui ont un caractère exclusivement humain. Ce sont des sentiments qui n'appartiennent qu'aux humains.

L'industrie du divertissement, Hollywood et toute cette fantastique production de contenus audiovisuels, ne cesse de commettre l'erreur gravissime d'attribuer à des êtres non humains la passion et la schizophrénie des humains. La culture de masse et l'industrie du divertissement confondent les enfants, dès leur plus jeune âge, avec une série de complexités et de particularités propres aux humains.

Lorsque nos parents *Ashaninka* nous ont alertés sur la contagion, ils ont utilisé l'expression : « Le virus sait ce qu'il fait ». Lorsque nous attribuons à quelqu'un une action qui peut être bonne ou mauvaise pour nous, nous comprenons a priori qu'il avait une intention, qu'il savait ce qu'il faisait. Cette observation a été faite par des personnes de cultures différentes.

Un de nos amis chers, un parent de la *Mata Atlântica* – cette belle forêt que nous avons ici sur le littoral – nous partage une compréhension de son peuple *Guarani Mbyá* à propos du virus : « Pourquoi est-ce que chaque fois que nous écoutons les autorités, qu'elles soient des experts de la santé, des scientifiques ou des politiciens, elles parlent comme si elles faisaient la guerre à l'ennemi ? Ce Covid-19 semble être pour eux comme un ennemi terrible, et que tout le monde doit être mobilisé pour lui faire la guerre. Nous avons appris que cette menace ne devait pas être traitée avec un langage guerrier. Il faudrait l'observer et la connaître à partir de nos propres pratiques. Nous devrions nous retirer dans les profondeurs de la forêt et, après s'être enfoncés très profondément, chercher ce refuge intérieur dans la forêt qui est en chacun de nous. Et là, dans la partie la plus cachée de cette forêt, méditer, invoquer et reconnaître que nous avons besoin de force, de vie. Nous devons invoquer la vie. Nous n'avons pas besoin de faire la guerre à qui que ce soit d'extérieur. C'est quelque chose que l'on doit connaître à l'intérieur. » J'ai trouvé ces paroles si

uniques, si radicalement distinctes du discours d'un ennemi qu'il faut combattre. Cette observation part de la compréhension que toute chose a une motivation et connaît l'action qui en découle.

Je n'essaie pas de compliquer l'information dont les scientifiques disposent selon laquelle le virus n'est même pas un être vivant. Ce n'est pas un ADN, c'est un ARN. C'est quelque chose qui n'a même pas atteint le statut d'être vivant. Mais son nom est virus, c'est un poison. Et le poison a une intention. C'est merveilleux de saisir cet apprentissage. Nous sommes en train d'apprendre.

En cette année 2020, je me suis transformé involontairement en vulgarisateur scientifique. J'ai trouvé intéressant que nous ne puissions pas nous rencontrer en personne, mais la plupart de mes interviews, de mes *lives* et de mes conférences avaient précisément pour but de faire connaître au public les travaux et les idées de scientifiques faisant partie de nos contemporains, qui ont remis en lumière des perspectives écartées au début du XXe siècle comme, par exemple, l'évolutionnisme, sur le fait que nous évoluons en même temps que toute vie sur Terre.

Cette situation de quelqu'un qui a été formé en écoutant les chamanes, les plantes, et qui aujourd'hui est en mesure de se frotter à la pensée scientifique et aider ses collègues à diffuser des idées comme celle de Gaia, un organisme complexe, ou celle d'un éventuel virus qui a l'intention de nous rééduquer pour habiter un monde que l'on voudrait assez large pour que tout le monde y trouve sa place. Un réapprentissage de nous-mêmes, humains, et de notre arrogance envers la vie. La vie qui est merveilleuse, qui va bien au-delà du statut des hommes.

En 2020, nous avons commémoré la Déclaration universelle des droits de l'homme, et j'ai été invité à participer à plusieurs débats sur le sujet. Je ne pouvais pas omettre de dire aux gens que nous devons examiner le droit des non-humains. Que nous faisons peut-être une fixation exagérée sur la protection des êtres humains, alors qu'ils sont devenus une menace pour la vie sur terre. Au point que dans *Idées pour retarder la fin du monde* ou dans *O amanhã não está a venda* [Demain n'est pas à vendre], j'ai fini par faire transparaître que les humains devenaient un fléau pour la Terre.

Ce texte, élaboré à partir de la [conversation en ligne](#) entre Ailton Krenak et Jeremy Narby le 21 décembre 2020, dialogue avec les idées se trouvant dans le Cahier Selvagem *Invisibilité et Omniprésence : le cas Covid-19* de Jeremy Narby.

L'édition des Cahiers Selvagem est réalisée de manière collective avec la collaboration de la communauté Selvagem.

Pour en savoir plus: selvagemciclo.com.br

La transcription et la coédition des textes en portugais sont de Victoria Mouawad. La révision en portugais est de Sâmia Rios. Pour la version française, nous remercions Christophe Dorkeld et Véronique Isabelle.

TRADUCTION

CHRISTOPHE DORKELD

Travaille depuis presque vingt ans dans la production de films documentaires pour le cinéma et la télévision. Français installé depuis quelques années dans l'État du Mato Grosso do Sul, au Brésil, il collabore également avec des communautés Kaiowá, Guarani et Terena dans le cadre de projets culturels.

RÉVISION

VÉRONIQUE ISABELLE

Artiste visuelle et anthropologue, Véronique s'intéresse au vivant, au monde sensible et à l'imaginaire des lieux où elle fait des immersions pour développer des projets de recherches et création en collaboration avec diverses communautés au Québec et en Amazonie. Ces projets prennent la forme de livres, d'événements, d'ateliers ou d'expositions, et aussi, elle peint dans son atelier en écoutant passionnément ce qui est produit par Selvagem.